

No 10

(Tous droits réservés.)

LE CHEVALIER HENRY de TONTY

OU MAIN-DE-FER

ROMAN HISTORIQUE CANADIEN

Chronique de la découverte des bouches du Mississippi, en 1682.

PAR

REGIS ROY

Ces mégères lançaient des cris affreux, que le chevalier interpréta en signaux à l'adresse des absents ; il comprit que son salut et celui de ses hommes demandaient une prompte retraite. Aussi s'empressa-t-il de se réfugier sur l'autre rive, où de la Salle venait d'atterrir.

Les Français s'occupèrent sur le champ à s'entourer d'une tranchée, en cas d'attaque. Cela fait, on renvoya l'une des prisonnières avec quelques cadeaux pour faire comprendre que l'on n'avait aucun mauvais dessein, mais qu'un échange de marchandises contre des provisions serait agréable.

Les Quinipisas, qui rentraient chez eux au moment de l'irruption de Tonty en leur village, avertis par les cris de leurs femmes, se hâtèrent et apprirent la nouvelle.

La sauvagesse envoyée par de la Salle fit son rapport. Quelques guerriers traversèrent, et après des pourparlers où les Français témoignèrent de leurs bonnes intentions par de nouveaux présents, tout le monde passa à l'autre rive, chez les Quinipisas. Les Français s'établirent sur la berge ; on leur apporta des vivres, mais le lendemain de bonne heure, ces canailles brusquement se ruèrent sur les visages pâles. Ceux-ci qui redoutaient cette agression, et s'y attendaient presque, les repoussèrent vigoureusement.

Vers les dix heures du matin, de la Salle donna l'ordre de briser les pirogues des sauvages, ce qui fut fait promptement, puis observant une tactique défensive, les Français se bornèrent à tirer des coups de feu, seulement lorsqu'un cuivré s'offrait comme point de mire. De la Salle aurait attaqué le village, mais il craignait d'épuiser ses munitions, et il fallait en conserver pour la longue route à refaire.

En l'après-midi, les Français montèrent dans leurs canots et s'éloignèrent de cet endroit inhospitalier, en criant : Vive la France !

L'on se dirigeait maintenant avec empressement sur le village des Natchez, où l'on avait laissé en descendant un dépôt de grains.

Le chef de cette tribu avait été averti de l'escarmouche du bas du fleuve, et lorsque de la Salle débarqua pour aller à ce village, il vint au-devant de lui. Celui-ci lui offrit les chevelures apportées de Quinipisa. En les acceptant, le Natchez, apprit à de la Salle que la nouvelle de sa victoire sur son ennemi lui était déjà parvenue.

De la Salle en témoigna sa surprise, et un soupçon lui vint que peut-être les Natchez tenteraient de se venger de la défaite de leurs congénères du bas Mississippi.

— Le Natchez bon coureur... va vite comme le cerf qui fuit, dit le chef. Nos jeunes braves ont passé à Quinipisa quand le visage-pâle faisait sortir la foudre de ses tubes de fer, qu'il porte toujours avec lui... Ils m'en ont averti aussitôt !...

Les blancs montèrent au village des Natchez armés et prêts à se défendre bravement à la moindre alerte.

Arrivés au village, les Français remarquèrent, tout

de suite, l'absence du genre féminin ; ceci confirma de la Salle dans son soupçon d'une intrigue pour les attirer dans un guet-apens. Il n'eut aucun doute de leur mauvais dessein, quand, tout-à-coup, environ quinze cents guerriers entourèrent la bande Française. Ils poussaient des clameurs terribles ; le chef Natchez s'empressa de dire que c'était leur marque de plaisir de recevoir les visages-pâles.

De la Salle demanda à manger. On en apporta, et, craignant une surprise, les voyageurs prirent ce repas, leur mousquet à la main.

Les Natchez redoutaient les armes à feu, et n'osèrent attaquer, tant que leurs hôtes ne se départissaient pas de leur réserve.

Enfin, le chef à peau-rouge pria de la Salle de s'en aller parce que ses jeunes gens n'avaient pas d'esprit. La partie n'était pas égale : mesurer vingt-trois Français et quelques sauvages alliés contre quinze cents Natchez, était téméraire, aussi de la Salle profita de l'avis donné pour se retirer.

La retraite eut lieu en bon ordre, et les embarcations des blancs s'éloignèrent bien vite de ces rives dangereuses.

Un meilleur accueil attendait nos explorateurs au pays des Taennas ainsi que chez les Arkansas.

Ce caractère imposant, arbitraire, et dur de M. de la Salle, une fois le danger disparu, lui suscita des ennemis parmi ses engagés.

En arrivant au fort Prudhomme, il tomba gravement malade. Était-ce encore l'effet d'un toxique ? Il le crut ; les symptômes de sa maladie l'indiquaient. Pour ne pas semer le trouble dans son personnel il déclara être atteint de fièvre occasionnée par les fatigues endurées, par les privations et les veillées du voyage, et les difficultés sans nombre rencontrées et surmontées.

Il fit prendre les devants à Tonty, avec cinq hommes pour aller arranger ses affaires à Michilimakinac.

A l'embouchure de la rivière Ouabache, Tonty rejoignit quatre Iroquois en canot. Ils lui dirent que cent de leurs gens venaient en arrière. Ceci ne faisait point l'affaire de notre héros ; il pensait toujours aux deux bandits et aux Iroquois qu'ils dirigeaient. Ils savaient bien le sort cruel qu'on lui réservait ; et il ne pouvait dans le cas présent avec ses cinq compagnons, que songer à éviter une rencontre qui lui serait funeste.

A vingt lieues du pays des Tamaroas, il abandonna les quatre Iroquois.

Dans le cours de la journée, il aperçut à l'horizon de la fumée. Croyant que c'étaient des Iroquois, il fit appréter les armes à ses gens et poussa audacieusement en avant.

En approchant du lieu d'où s'échappait la fumée, il découvrit des pirogues cachées dans les hautes herbes, au bord de l'eau. Ceci lui fit croire qu'il rencontrerait des Illinois ou des Tamaroas. Ce furent des Tamaroas.

Dès qu'ils l'aperçurent, ils sortirent du bois en grand nombre pour l'attaquer, prenant les Français

pour des Iroquois. Tonty leur présenta le calumet. Ils se calmèrent et mirent bas les armes et le menèrent à leur village sans lui faire aucun mal.

Le teint des Français était bronzé, semblable aux peaux-rouges, leurs habits, fabriqués de peau de daim, offrait quelque similitude avec les accoutrements de ces barbares, mais leur physionomie n'avait pas ce cachet caractéristique des Indiens de l'Amérique : front fuyant et pommettes saillantes des joues.

Pourtant les Tamaroas, les prenant toujours pour des Iroquois, délibérèrent et résolurent de les brûler, mais quelques Illinois survinrent, et l'un d'eux, ayant reconnu *Main-de-Fer*, parla en sa faveur et obtint son élargissement et celui de ses hommes.

De Tonty franchit, sans autre incident, la distance qui le séparait de Chicagou et de Michilimakinac, où il entra à la mi-juillet. Il y prit un repos bien mérité en attendant son supérieur, qui l'y rejoignit en septembre suivant.

Là, de la Salle prit la résolution de passer en France, et il ordonna à Tonty de rassembler ses engagés dans la rivière des Miamis, pour aller construire le fort de Saint-Louis, aux Illinois.

De Tonty, obéissant à ce commandement, se dirigea vers les Illinois pour entreprendre la construction du fort.

De la Salle voulait passer en France annoncer ses découvertes et obtenir de nouveaux privilèges. Il projetait l'établissement de postes sur le Mississippi pour faire la traite, conjointement avec ceux de Frontenac, Michilimakinac, Miamis et Saint-Louis des Illinois.

Cependant, avant de rentrer dans la colonie pour s'embarquer pour la France, il alla trouver son lieutenant, et l'aida à élever le fort Saint-Louis ; puis, ayant nommé Tonty gouverneur de la place en décembre, de la Salle se sépara de son ami.

Ils ne devaient plus se revoir.

CHAPITRE XV

LE FORT SAINT LOUIS

Le fort Saint-Louis avait pour site une position unique.

Imaginez-vous, lecteur, un rocher escarpé, haut de cent cinquante pieds, dont la base baigne dans la rivière des Illinois. Ce rocher n'est accessible que d'un côté, où la montée est encore assez raide ; cette pente difficile forme le côté le plus éloigné du bord de l'eau. Le sommet a une superficie d'un arpent. Le roc est à pic, et l'on peut du sommet descendre un seau dans la rivière au moyen d'une corde et y puiser de l'eau.

Pendant que M. de la Salle avec ses employés travaillaient à la construction du fort, de Tonty partait pour inviter différentes nations indigènes à venir se grouper sous la protection du fort, afin d'être hors des coups des Iroquois, qui leur avaient tué plus de sept cents personnes les années précédentes.

De Tonty s'employa si bien qu'il réussit à décider les nations voisines : les Illinois, les Miamis, les Chaouanons, et d'autres, qui n'avaient pas toujours pratiqué les préceptes de l'amitié, à s'établir autour du rocher couronné par les fortifications de de la Salle. Il y eut bientôt au delà de trois cents feux aux environs.

Le côté en pente était fermé d'une palissade de pieux de chêne blanc de huit à dix pouces de diamètre et de vingt-deux pieds de haut, flanquée de trois redoutes, faites de poutres équarries et placées en sorte qu'elles s'entre-défendaient. Le reste du rocher avait une palissade semblable, haute seulement de quinze pieds, parce que là, il était inaccessible. Il y avait aussi un parapet de gros arbres couchés de leur long l'un sur l'autre à la hauteur de deux hommes ; le tout garni de terre. Sur la palissade, des chevaux de frise aux pointes ferrées, rendaient l'escalade impossible.